

MARTHA VASSILIADI*

**LA DYNAMIQUE DU LIEU:
GENÈVE DANS LA POÉSIE GRECQUE
CONTEMPORAINE¹**

à Bertrand Bouvier

Il y a des villes plus ou moins littéraires, villes mythes et villes fantômes, lieux de rêve ou d'exil, représentations d'un monde chaotique, miroitements d'une conscience moderne jamais totalement saisissable. Or, Genève ne fait pas partie de cette mythologie urbaine, du moins pas dans l'imaginaire grec: figée dans sa géographie docile, baptisée dans les eaux du lac et celles du Rhône, la cité de Rousseau n'inspire pas les romanciers grecs, qui y voient les reflets d'une euphorie bourgeoise, le décor d'un paysage merveilleux mais hygiénique, les traces d'un passé historique riche, mais tristement neutre. Prospère et tranquille et par là artificielle, image-rivale au lyrisme revendiqué de l'anarchie grecque, la ville s'efface derrière ses propres symboles: l'argent, les montres, le chocolat.

Ainsi, dans le roman de A. Michalopoulou *Όσες φορές αντέχεις*² (Tant que tu résisteras) l'héroïne se promenant dans les lieux légendaires de Genève (le Mont-Blanc, les Bastions, la place Bourg-de-Four) ne fait que reconnaître dans la réconfortante platitude de la ville son propre isolement: copie conforme d'une Europe unie, cette *terra incognita* guère mystérieuse ne surprend pas, ne séduit pas, ne respire pas.

Vue sous cet angle de méfiance, Genève construite à partir d'images stéréotypées n'inspire pas de rêveries, ne suscite pas l'admiration, mais invite à des séjours solitaires dans l'inconscient: dans le même roman, la protagoniste anonyme et étrangère, découvre la vérité de la ville à travers le mensonge des cartes postales, comme si flâner dans les parcs et les rues de Genève, c'était marcher à l'intérieur d'un tableau trop parfait pour être vrai:

Comme il est bien dans les villes étrangères celui qui souffre. Comme il se cache bien derrière les arbres d'une place ou derrière les rayonnages des cartes postales. Toute Genève se trouvait rangée sur ces étagères, en vue panoramique, en poses figées du papier: le jet d'eau au milieu du lac, le casino en couleur de fête foraine, la Promenade des Bastions couverte de ses feuilles de platane dorées. Les cartes représentaient la ville comme la voit quelqu'un avec les yeux embués après avoir auparavant pleuré. Immobile, sans bruits, ni détritits, ni même un craquement de branche³.

«Caserne de bonheur» (Στρατόπεδο ευτυχίας) selon Chr. Vakalopoulos dans son roman *Γραμμή του ορίζοντος*⁴ (*La Ligne de l'horizon*) Genève, synonyme de la vie facile, ne sera pas totalement comprise, même pas par ceux qui ont goûté son

* Enseignant-chercheur dans le domaine néohellénique, Martha Vassiliadi a fait ses études à Thessalonique, à Paris et à Genève et depuis 2004 elle enseigne la langue et la littérature grecques modernes à l'Université de Genève.

hospitalité, même dans un contexte autre que celui de l'actualité récente. Dans le roman historique de Soti Triantafyllou *Το εργοστάσιο των μολυβιών*⁵ (*L'usine des crayons*) Lénine dévoile sous la beauté «provinciale» de la ville un ennui latent:

Ωραία επαρχιακή πόλη, είπε ο Λένιν κοιτώντας το δρόμο μέσα από τη τζαμαρία. Εδώ οργανώθηκε η πρώτη ρωσική μαρξιστική οργάνωση, θα το ξέρετε βέβαια, έχουν περάσει κιάλας πάνω από τριάντα χρόνια. Αλλά είναι λίγο πληκτικά, δεν βρίσκετε; (Belle ville de province, dit Lénine regardant la rue à travers la vitre. C'est ici que la première association marxiste russe a été fondée. Vous le savez bien sûr, trente ans sont déjà passés. Mais on s'y ennueie un peu, vous ne trouvez pas?)⁶.

Dans le roman moderne, Genève s'enferme dans le sarcasme quelque peu vengeur des descriptions réalistes des écrivains grecs de la jeune génération, qui trouvent pourtant, dans sa topologie rassurante, le décor parfait pour habiller l'impasse existentielle de leurs héros, victimes d'un monde sans frontières mais aussi sans visions. Cependant, en poésie, la physionomie de la ville se dessine à partir de son passé, passé lié par un moment court mais décisif au destin des Grecs. Espace-refuge pour Andréas Calvos, patrie accueillante pour Capodistrias, la ville en tant qu'accumulateur d'histoire⁷ (pour reprendre un terme de Michel Butor), et donc de texte s'ouvre à une autre perspective de lecture.

Si Piéris réussit à aménager dans le tissu urbain la chronique d'un désir amoureux en rythmant sans cesse la narration avec des précisions historiques et topographiques et que Vagenas retrace méthodiquement l'itinéraire solitaire de Calvos dans les rues de la Vieille Ville, ces deux visions poétiques de Genève, si différentes dans leur concept, ont quelque chose en commun: activant une sorte de mémoire antérieure, héritée de tous les récits, de toutes les lectures, en somme de toutes les traces, les deux poètes s'approprient ce lieu non-familier en y plaçant respectivement soit la fiction d'un amour, soit celle d'une biographie.

Il s'agit là d'un processus d'appropriation qui annule la fonction du poète-flâneur: saisir le spectacle de la ville à travers le regard d'un autre signifie pénétrer la réalité du lieu grâce à l'expérience vécue d'une personne tierce dont la présence s'inscrit *a priori* dans tous les signes topologiques (les rues, les quartiers, les édifices) et marque ainsi notre pouvoir de perception. Ainsi, la ville ne s'offre pas comme une découverte mais comme un déjà-vu et un déjà-vécu qui, aussitôt transformé en acte poétique, désigne une preuve d'intégration. Que ce soit une femme virtuelle qui guide le poète dans l'exploration historique de la ville, que ce soit la géographie personnelle du poète visitée par un autre poète, les images de Genève cristallisées dans ces deux textes contemporains dépendent directement de l'existence historique de la ville, existence formée autant que déformée en faveur de la fiction du poème.

Ces sont quelques-unes des modalités de ce dialogue entre la ville et le poète que nous voudrions étudier, à partir de ces deux poèmes, commençant par celui de Vagenas.

I. Le poète du poète : Calvos à Genève

Ο Κάλβος στη Γενεύη

Ένας παλιός καναπές.
Μια καρέκλα που τρίζει.
Κλειστές κουρτίνες. Το τραπέζι στενό.
Στο ράφι τραγωδίες του Αλφιέρι.
Και τα οργισμένα γράμματα
του Φώσκολου.

Calvos à Genève

Un vieux canapé.
Une chaise qui grince.
Rideaux tirés. La table étroite
Sur l'étagère des tragédies d'Alfieri.
Et les lettres furieuses
de Foscolo.

Χειμώνας. Αέρας ψυχρός.
 Βροχή. Το ποτάμι.
 Στην άλλη όχθη ο κόμης Capo d'Istria
 ταχυδρομεί επιστολές
 στην Πετρούπολη. Και περιμένει.
 Περιμένει. Περιμένει.
 Τη νύχτα μ' ένα βαρύ παλτό περπατάει
 Μέσα από δρόμους υπαρκτούς
 κι ανύπαρκτους:
 Grande-Rue. Place St-Gervais.
 Rue Beauregard. Ελευθερίας.
 Rue du Soleil-Levant. Αρετής.
 Η γράφει κάτι σπασμένα ελληνικά
 σε χαρτί δανεισμένο από τη λέσχη
 της Société de Lecture.

Hiver. Vent froid.
 Pluie. Le fleuve.
 Sur l'autre rive le comte Capodistrias.
 poste des lettres
 à Saint-Petersbourg. Et il attend.
 Il attend. Il attend.
 La nuit, vêtu d'un manteau
 épais il marche à travers
 des rues qui existent et n'existent pas:
 Grand-Rue. Place Saint-Gervais.
 Rue Beauregard. de la Liberté.
 Rue du Soleil-Levant. De la Vertu.
 Soit il écrit en mauvais grec
 sur un papier emprunté
 à la Société de Lecture

Écrit en 1982⁸, ce poème n'appartient ni à la ville, ni à sa poétique, car il naît d'une lecture. Tous les détails évoqués concernant le séjour de Calvos à Genève de 1822 jusqu'en 1824, présentés et étudiés avec rigueur et sensibilité par Bertrand Bouvier dans son article «Calvos in Geneva»⁹ servent au poète d'éléments d'une scénographie tant réelle qu'imaginaire. En effet, Calvos s'était installé à Genève, lorsque suspecté de carbonarisme, il avait dû quitter Italie. Il est vrai aussi que dans la même période mouvementée de 1822 à 1826, le comte Capodistrias marche dans les mêmes rues, mais de l'autre côté du Rhône et s'enivre du même désir de liberté. Il est vrai que le poète exilé durant ses années à Genève mène une existence pauvre et solitaire: son étude passionnée du manuscrit de l'*Iliade* à la Bibliothèque publique, ses fréquentations des patriotes italiens dans les salons de la Société de Lecture fixent son parcours de la cité: de la place Saint-Gervais où il résidait aux axes principaux de la Vieille Ville.

C'est cette Genève du XIX^e siècle, sombre et nocturne que Vagenas choisit pour mettre en scène l'étrange aventure de la vie de Calvos. Ni la modernité de Londres, ni la lumière de Florence –villes où le poète a longtemps habité, mais qui ont toujours été associées aux thèmes du mouvement, du bruit, de la foule– ne résument sa profonde solitude, comme le fait le paysage de Genève. D'une description à l'autre, du dedans au-dehors, d'un poète à l'autre, de Vagenas à Calvos la narration ne quitte jamais la ville: le poème organisé avec la précision d'un discours scénique détermine les limites de l'espace, d'abord de l'espace intérieur (la disposition des meubles et des objets) et puis de l'espace extérieur (la disposition de la ville: le fleuve et les rues).

Conduisant le regard d'un objet à l'autre sur un ton presque cavafien¹⁰ car dépouillé de lyrisme, Vagenas relate une histoire, celle d'une résignation qui se grave sur les meubles usés, celle d'un isolement qui se lit dans les lettres indignées, dans l'admiration du poète pour l'héroïsme surhumain des tragédies d'Alfieri. Or, inventoriant ainsi l'espace, le poète n'arrange pas simplement à sa guise les éléments de la biographie de Calvos, mais va à la rencontre de son personnage.

Issue des lectures et des nombreux renseignements sur l'amitié problématique de Calvos avec Foscolo ou son attachement à la thématique d'Alfieri, la figure du poète de Zante projetée dans le décor réel de la ville sort du contexte philologique de son œuvre et prend les contours d'un corps qui s'installe dans la géométrie urbaine. Vagenas déjà familier avec cette sorte de transcription d'intertexte en texte, sensible à ce que le critique littéraire peut transformer en poésie ne dialogue pas ici avec son protagoniste,

mais il se contente de le suivre dans le labyrinthe de la cité, qu'il perçoit uniquement à travers son intimité, son regard, son drame.

Le poète (Calvos) livré au poète (Vagenas) devient ainsi son guide à travers les vérités cachées de la ville. Dans ce jeu de miroirs, où le dedans reflète fidèlement la réalité close de Calvos, le dehors minutieusement cartographié éclate en noms de rues, en mots qui, en français dans le texte, dans leur dimension exclusivement sonore, brisent le rythme du grec : «Grand-Rue. Place St-Gervais. Rue Beauregard / Ελευθερίας. Rue du Soleil-Levant. Αρετής.»

Cette litanie des mots détachés de leur qualité triviale de nommer l'espace décrit ici un rite d'inclusion: le poète Calvos inscrivant sur le lieu ses hantises et sa vision de la liberté, fait partie du paysage, s'incruste à l'histoire de Genève, non pas comme un élément extérieur de folklore, mais comme une présence qui féconde et dirige la perception de la ville dans l'imagination de Vagenas. Le texte de la ville envahit le texte du poème, les rues codifient la mémoire, l'aller-retour des mots d'une langue à l'autre associe l'écriture à l'errance en illustrant magnifiquement ces deux thèmes majeurs dans l'univers de Calvos.

Vagenas réussit avec ce poème un pari difficile: lire la vie de Calvos dans le livre de la ville. À l'instar de ses maîtres tel Cavafy dont il est un excellent commentateur ou encore Empiricos –on reconnaît d'ailleurs dans la succession des toponymes genevois la réminiscence du pouvoir sonore des mots dans son poème «Αι λέξεις»¹¹ où retentissent les noms des plusieurs stations du métro parisien–, Vagenas le poète et non pas le critique, ni l'universitaire propose ici un autre niveau de lecture. Identifiant son expérience de la ville à celle de Calvos, il parvient à cerner sans sentimentalisme la physionomie de la ville ou plutôt un de ses aspects les plus évocateurs pour l'imaginaire grec.

Michalis Pieris: L'élégie de Genève

Or, si chez Vagenas la ville se compose et se recompose par les pas de Calvos, pour le poète chypriote Michalis Pieris, Genève n'a pas un seul visage. Poète des villes, de la même génération que Vagenas et du même milieu universitaire, Pieris dans son *Élégie de Genève*¹² retourne aux lieux familiers de sa mythologie personnelle: les métamorphoses de la ville/femme, la dialectique du passé et du présent, le mécanisme indomptable de l'écriture¹³. Autour de ces trois pôles thématiques, le poème s'articule en trois unités narratives selon le rythme régulier d'un récit de rêve (πριν έρθεις σ' ονειρευτήκα, κρατούσα τα κλειδιά της πόλης και σου τά 'δωσα). Écrite en 2000 à Genève, comme le précise le poète, l'élégie s'achève un an après à Nicosie: entre le poème et le lieu se tisse l'équilibre complice d'un épisode vécu.

Ainsi, contrairement à Vagenas qui fonde la fiction de son poème sur la vie et la vue d'un autre, Pieris plonge dans le passé de la ville saturé de réminiscences historiques et inscrit l'urgence de son désir dans le temps présent des rues de Genève. Pourtant, même si entre le poème et le lieu, il n'y a pas de distance à parcourir, entre le poète et la ville, la figure de la femme filtre toutes les images et toutes les impressions interdisant ainsi au poète l'accès direct au monde réel de la cité. Exposé à la réalité de la ville, le poète s'expose à la double vérité de la femme, lorsque interrogeant la femme, c'est la ville et son passé qu'il tend à pénétrer:

Είναι μικρή η πόλη, μπαίνεις απ' το στενό
του μπόγια Ταπαζάν¹⁴, ακούς τον κρότο
απ' τα κεφάλια που κτυπούν στο δάπεδο
κομμένα, ακούς αργά τα βήματα

vv. 24-38

la ville est petite, tu entres de la rue
du bourreau Tabazan, tu entends le bruit
des têtes coupées qui heurtent le sol,
tu entends les pas lents

του πληρωμένου έρωτα της ρήγαινας
των κοριτσιών¹⁵ που δίχως να γεράσει
μετέχει αγέρωχη στο ξέπλυμα της μνήμης

de l'amour payé de la reine
des filles qui, sans vieillir blanchit la mémoire.

δεκαέξι παλικάρια πέσανε τη νύχτα της
αντίστασης
στο Εσκαλάν¹⁶ από τις σκάλες
πέφτοντας
και μένοντας στη μνήμη καρφωμένοι
και στο τραπέζι σου τους μνημονεύεις όλους
κάθε χρόνο, έναν έναν με τα μικρά ονόματα
σαν νά'ταν συγγενείς ή φίλοι αγαπημένοι
τόσο εύκολο να μνημονεύεις κάθε χρόνο
δεκαέξι όλο κι όλο ήρωες του γένους- όμως!

seize jeunes gens sont tombés la nuit de la
résistance
la nuit de l'Escalade, en tombant des échelles
et se clouant dans la mémoire
et lors du banquet familial,
tu les commémore tous
chaque année, un par un avec leurs prénoms
comme s'ils étaient parents ou amis chers
si simple de commémorer tous les ans
seize héros en tout de la patrie- mais!

Se laissant guider par cette figure féminine, ni tout à fait autochtone ni tout à fait étrangère (σχεδόν δεν είσαι στη Γενεύη), le poète capte le bruit d'une autre époque, déchiffre les gestes et les coutumes, trace le trajet de sa propre histoire. Sous cette lumière, les seize morts de l'Escalade catalogués religieusement dans le recul apaisant d'une prière commémorative éveillent chez le poète la mémoire de sa blessure d'homme chypriote¹⁷. Subvertissant ainsi le mythe fondamental de Genève, le poète se renferme dans le mutisme de son identité grecque-chypriote s'expulsant volontairement de la cité. Le passage s'avère une impasse: comprendre le sens de la ville ne sera possible qu'à travers l'histoire marginale de ses personnalités grecques: Calvos, Capodistrias¹⁸ mais aussi François Portus et Anne de Savoie:

ο Κάλβος γνώριζε μπροστά στην άσπρη κόλλα
γνώριζε πόσοι νεκροί χιλιάδες σφάγια κι άνθη
κάτω εκεί πλουτίζουν¹⁹ το χώμα της Ελλάδος
στη σκοτεινή του κάμαρη κλεισμένος γνώριζε
την πίκρα πνίγοντας σε στίχους, μιάν άλλη
γνώριζε αρετή, ανάληψη στον ουρανό
αυτάγγελτη, ολόγυμη, αμάργαρη και μόνη²⁰.

vv. 39-58

Calvos savait devant la feuille blanche
il savait combien des morts par milliers
d'offrandes sanglantes et des fleurs
comblent la terre de la Grèce
enfermé dans l'obscurité de sa chambre
il connaissait l'amertume se noyant dans des
vers, il connaissait une autre vertu, ascension
dans le ciel souveraine, toute nue, sans
pierreries, unique.

Και ο Φραγκίσκο Πόρτο γνώριζε φτασμένος
απ'το Ρέθυμνο σιωπούσε μες στη φρόνηση
του ξένου κι ο Ιωάννης Καποδίστριας
που κίνησε για Ναύπλιο και βρέθηκε στη
Μάλτα
(βρήκε σε αγγλικό να μπει ο ταλαίπωρος
καράβι!)
και πιο πίσω η Άννα γνώριζε, η Άννα
από την Κύπρο που πάλεψε για το μικρό
ρηγάτο
μα βρέθηκε στην εξοχή της όμορφης
Γενεύης
κλεισμένη μες στο Μπουφαβέντο της σιωπής
να της θυμίζει τη βουνοσειρά που την
κατέχουν
Τούρκοι δεύτερη φορά και τόσοι που
περπατήσαν και τόσοι που έχουν φύγει...

François Portus savait lui aussi, arrivé
de Rethymno il se taisait dans la sagesse
de l'étranger et Jean Capodistrias
qui partit pour Nauplie pour se retrouver à
Malte
(l'infortuné, quelle idée de s'embarquer sur un
bateau anglais!)
et avant eux Anne savait, Anne
de Chypre qui s'est battue pour le petit
royaume
mais se trouva dans la campagne de la belle
Genève
enfermée au Buffevent du silence
pour lui rappeler la chaîne
de montagne
une deuxième fois des Turcs
et tant d'autres qui sont partis...

Και προχωρώ στην πόλη αργά, σαλεύεις
δίπλα μου κορμί της ηδονής γεμάτο φόβο
κι η πόλη η δυσκίνητη το φως αλλάζει

et j'avance lentement dans la ville, tu remues
près de moi corps de volupté plein de frayeur
et la ville immobile change la lumière

θα φύγω τώρα φώναξεις, αφού κι εσύ θα φύγεις
το πρωί
κι όλα θα γίνουν πια ποτάμι που κυλά
θα γίνουν όνειρα νερά του Ροδανού
που όλο κυλά προς Νότο...

il faut maintenant que je parte as-tu crié,
puisque toi aussi tu pars demain et tout sera
comme un fleuve qui coule tout reviendra
rêve, flots du Rhône
qui coule sans cesse vers le Midi...

La ville, *accumulateur d'histoire* mais seulement d'histoire grecque s'efface derrière tous ces visages aisément reconnaissables: la solitude profonde de Calvos qui se fait désir lorsqu'elle explose en mots («αυτάγγελτη, αμάργαρη, ολόγυμνη και μόνη»), la prophétie de l'extraordinaire destin du gouverneur de Grèce gravée sur la ruse des Anglais, l'ombre mythique d'Anna de Lusignan qui, mariée au comte de Genève, s'exile de son île natale. Immobilisée dans cette seule mémoire, celle de ses émigrés, Genève est désormais pour le poète, la ville de Calvos ou celle de Capodistrias...

Là aussi, comme chez Vagenas, le processus de distanciation attire le regard vers ce qui est éloigné, le déjà vécu, le déjà fait de la vie d'un autre, comme si la ville était une image privée d'images qui se fragmente sans cesse en des portraits. Or, dans le cas de Piéris, le poète se tournant consciemment vers le passé historique ne cherche pas de masques pour se déguiser; s'il creuse dans la mémoire de la ville, c'est pour retrouver l'empreinte de ses repères et de ses traces, comme si chacun de ses voyages signalait un retour au même mythe: l'être et le mal être de son identité, l'être et le paraître du désir. Car, si ce n'est pas l'histoire qui peut rendre la ville présente, l'expérience concrète de la chair nomme l'espace d'une autre manière. Dans l'élasticité du désir, le corps urbain existe dans la mesure où il contient et autorise un vécu précisément érotique.

Libérée de ses héros, délivrée de sa fragmentation constante en rues et en noms, la ville emprunte la symétrie indéfinissable d'un paysage liquide, métaphore explicite de la géographie corporelle. Privilégiant l'image du fleuve en dépit du symbole classique du lac (ne serait-ce que pour les belles sonorités du jeu de mots Ροδανός: ρόδινο ποτάμι, όνειρα νερά), le poète fuit la réalité qu'il a si méthodiquement construit pour s'installer dans le temps du mouvement des eaux, mouvement qui, d'ailleurs annonce un départ et un échec.

Soumise à un système d'érotisation, la ville ne réussit pas à s'affirmer et s'efface dans les vagues contours oniriques d'un lieu irréel. C'est par le même détour que le poète confronte l'histoire de la ville à celle de son pays, qu'il définit la nostalgie comme seule condition de l'amour: «θα φύγω ξένοσ όπως ήρθα» (je m'en irai étranger comme je suis venu).

Cette fixation à l'identité de l'étranger, ce motif de la non-appartenance d'ailleurs éminemment présent dans le personnage de Calvos imprègne les deux visions poétiques de Genève, celle de Pieris ainsi que celle de Vagenas. «Trébuchant sur les mots comme sur des pavés», comme dirait Baudelaire, ces deux poètes travaillant systématiquement avec toute la tradition qui les précède ne s'y rendent à Genève que pour retrouver le mythe de leurs propres «blessures», comme dirait Seferis.

1. Cette communication a été prononcée lors du colloque international «Genève et la Grèce moderne», 21-22 novembre 2003, à l'Université de Genève.
2. Amanta Michalopoulou, *Όσες φορές αντέξεις*, Kastaniotis, Athènes, 1998.
3. *Ibid.*, p. 298-299.
4. Christos Vakalopoulos, *Η Γραμμή του ορίζοντος*, Hestia, Athènes, 1992.
5. Soti Triantafyllou, *Το Εργοστάσιο των μολυβιών*, Patakis, Athènes, 2000.
6. *Ibid.*, p. 185.
7. Cf. Michel Butor, «La Ville comme texte» in *Répertoire V*, Minuit, Paris, 1982, p. 35.
8. Nassos Vagenas, *Τα Γόνατα της Ρωζάνης*, Kedros, Athènes, 1982, p. 34. Sur ce poème voir l'étude récente de Vassilis Letsios, «Μια ποιητική προσωπογραφία: σχόλια σ' ένα ποίημα του Βαγενά», IIIe Colloque européen des études néohelléniques, Bucarest, 2-4 juin 2006, <http://www.eens-congress.eu>. Sur le personnage de Calvos dans la poésie néohellénique, cf. Stefanos Dialysmas, «Το πρόσωπο του Κάλβου στη νεοελληνική ποίηση», revue *Porphyras*, no 64-65, Corfou, juin-janvier 1993, p. 203-232.
9. Cf. Bertrand Bouvier, *Modern Greek Writers*, Princeton University Press, 1973, p. 67-92. Cf. *id.*, «Ο Κάλβος στη Γενεύη», *journal To Vima*, 3.9.1972, 5-6. Voir aussi Michèle Bouvier-Bron, «Le séjour du poète grec André Calvos à Genève et Lausanne», *La Revue Historique*, Institut des Recherches Néohelléniques, IV, 2007, p. 8-31.
10. Sur ce sujet, voir Letsios, *op. cit.*, ainsi que Paola Minucci, «Ο κόσμος της μνήμης και η ποιητική του αντικειμένου», *Η Λυρική αφήγηση στον Καβάφη*, trad. V. Iliopoulos, Ypsilon, Athènes, 1987, p. 63-93.
11. Andréas Empirikos, «Αι λέξεις», *Οκτάνα*, Agra, Athènes, 1980, p. 9.
12. Michalis Piéris, *Η Ελεγεία της Γενεύης*, Hylantron, Nicosie, 2001. Sur ce poème cf. Panagiotis Nikolaïdis, «Παραμυθία της περιπλάνησης, του έρωτα και της ποίησης», revue *Aneu*, no 5, Nicosie, juin-août 2002, p. 76-81.
13. Sur la poétique de la ville, thème de prédilection du poète, cf. Lizy Tsimokou, *Γραμματολογία της πόλης*, Lotos, 1988 et aussi «Πόλεις της αμφιθυμίας», *journal To Vima*, 26 déc. 1999, ainsi que Katerina Costiou, «Οι μεταμορφώσεις πόλεων, το “ κλειστό τετράγωνο” του ποιήματος και ο περιηγητής», revue *Poïisi*, 16 (automne-hiver 2000), p. 284-290. Voir aussi Panagiotis Agaritos, «Έρωτες, μνήμες κι όνειρα στις πόλεις των κειμένων: Σκέψεις για την ποίηση του Μιχάλη Πιερή», revue *Nea Hestia*, 1719, janvier 2000, p. 107-113.
14. Ici le poète se réfère à un personnage historique, François Tabazan (1534-1624) qui est le plus célèbre des représentants d'une famille de bourreaux. C'est lui qui exécuta les Savoyards faits prisonniers lors de l'escalade et le souvenir de son geste se pérennise grâce au quatrain 32 du *C'é qu'è l'ainô*, chant national de la République et Canton de Genève: Vaissia vegni Monsieur de la Justice, / Et le cheuti que quemança de dire: / La Bravada, va cria Tabazan! / Ouai, sans failli, Monsieur, z'i vai de gran. Sur les rues de la Vieille Ville et leur histoire, voir Paul Naville, *Guide de la vieille Genève*, éd. Alexandre Jullien, Genève, 1942.
15. En suivant la promenade historique dans la Vieille Ville, le poète se réfère ici à la rue des Belles-Filles, actuellement rue Étienne-Dumont «artère sinueuse, qui menait à Champel, et évoque les filles de joie qui ont occupé les lieux». Cf. Véronique Mongenet, «Promenade historique: le Bourg-de-Four & le faubourg Saint-Léger», *Bulletin de la Compagnie de 1602*. - Genève. - No 328 (décembre 2000), p. 14-33.
16. Il s'agit de l'Escalade de 1602, la tentative savoyarde de coup de main pour s'emparer par surprise de Genève pendant la nuit du 11 au 12 décembre 1602. L'attaque qui se déroulera pendant la nuit du solstice d'hiver, la plus longue de l'année sera vouée à l'échec et intervenant dans un contexte de «guerre de religion», la miraculeuse délivrance de la «Rome

- protestante» viendra surtout confronter le mythe de «Genève-Cité sainte», cf. Alfred Dufour, *Histoire de Genève*, PUF, «Que sais-je», Paris, 1977, p. 69-70.
17. Cf. Vrasidas Karalis, «Εθνική ποίηση και πολιτική απραξία», revue *Diavazo*, 392, janvier 1999, p. 69-72.
18. Sur le séjour de Capo d'Istria à Genève voir Michèle Bouvier-Bron, *La mission de Capodistria en Suisse (1813-1814)*, Αρχεῖον Ἰωάννου Καποδίστρια, tome IV, Corfou: Société des Études corfiotes, 1984.
19. Le poète emprunte ici les vers 6-7 du prologue des *Chants* de Calvos: [...] Εσάς προσμένει η γή μου, εκεί τα σφάγια, / και τ'άνθη εκεί πλουτίζουνσι [...]. Cf. André Calvos, *Ωδαί*, éd. Filippo-Maria Pontani, Icaros, Athènes, 1988. Sur la fonction de l'intertexte dans l'œuvre de M. Piéris, cf. Panagiotis Agapitos, «Του έρωτα και των πικρών βασάνων. Μια διακειμενική ανάγνωση του τρίπτυχου ποιήματος «δος μου ορισμόν» του Μιχάλη Εφταγωνίτη», *Syngrisi / Comparaison* 7, juin 1996, p. 96-118.
20. Il s'agit ici des vers 16-17 du prologue: [...] μόνη, αμάργαρος, ολόγυμνος, αυτάγγελτος / το καθαρόν του ουρανού αναβαίνει / η Αρετή: [...]